

lente du roi, et nous rentrons ainsi dans le thème pur de la *Belle aux cheveux d'or*, où tout finit bien pour le héros (1). Dans *Tristan*, après le mariage d'Iseult avec le roi Marc, le poème s'engage dans les voies tortueuses d'une histoire d'adultère, qui finit tragiquement, et pour le héros, et pour la reine sa complice, et aussi pour le roi... Evidemment ce drame malsain est de seconde main.

Y a-t-il du celtique là dedans ? nous le voulons bien, mais sans grande conviction ; car, même dans les variations de *Tristan* sur ce thème de l'adultère, nous reconnaissons de vieux récits païens de l'Inde : pour ne mentionner qu'un épisode, celui du serment prêté solennellement par la coupable Iseult, serment vrai dans les termes, faux dans le fond, cet épisode était archi-connu des Hindous du II^e ou III^e siècle *avant notre ère* : les curieux bas-reliefs bouddhiques de Barhout en font foi (2)... Mais nous n'avons pas à contrôler ici la liste de ce qu'on a parfois donné comme les créations de la race celtique. Le seul fragment du poème « celtique » de *Tristan* que nous nous étions proposé d'étudier, était l'histoire du *cheveu* ; il nous semble que c'est fait.

*
**

Dans le § 7, nous examinerons le thème de la *Dispute au sujet des objets merveilleux*, introduit, non sans adresse, dans le conte sino-indien, et nous trouverons, croyons-nous, dans certains contes populaires actuels, où est entré ce thème, de quoi rétablir dans sa véritable forme le dénouement de ce vieux conte, dénouement si misérablement défiguré par les Bouddhistes, il y a une quinzaine de siècles.

§ 7

Le thème de la « Dispute au sujet des objets merveilleux »

L'examen du thème que nous allons aborder contribuera, nous le croyons, à éclaircir certains points relatifs au conte sino-indien

(1) Rappelons que, dans les contes du type de la *Belle aux cheveux d'or*, la Belle exige, comme par vengeance de son enlèvement, qu'*avant qu'elle épouse le roi*, celui-ci impose au héros diverses tâches en apparence impossibles, et cela tourne finalement à l'avantage du héros : la dernière épreuve amène la mort du roi persécuteur et le mariage du héros avec la Belle.

(2) Nous espérons avoir, un jour, l'occasion d'examiner cet épisode de *Tristan*.

de la *Fille du Nâga* (Ed. Chavannes, n° 470), dont nous avons à poursuivre l'étude.

Il convient de citer d'abord, sans nous y arrêter longuement, un autre conte sino-indien.

Le Livre des Cent apologues, un ouvrage bouddhique, traduit du sanscrit en chinois, l'an 492 de notre ère (Ed. Chavannes, II, p. 147), donne, — comme la compilation chinoise de 516, dont est tirée la *Fille du Nâga*, — l'histoire de la *Dispute au sujet des objets merveilleux*, mais non point comme simple épisode ; cette histoire forme tout le conte, pour aboutir à une sorte de moralisation finale (*ibid.*, n° 277) :

Deux démons *pichatcha* se disputent violemment au sujet de trois objets, qu'ils possèdent en commun et que chacun voudrait avoir à lui seul : un coffre, d'où l'on tire tout ce dont on peut avoir besoin pour la vie : un bâton, qui soumet tous les ennemis ; un soulier, grâce auquel celui qui le chausse, « peut aller en volant sans que rien lui fasse obstacle ».

Vient à passer un homme, qui se fait expliquer pourquoi cette dispute et quelle est la valeur d'objets en apparence insignifiants. Puis il dit aux deux démons : « Eloignez-vous un peu ; je vais faire un partage égal ». Les deux démons se retirent aussitôt à l'écart. Alors l'homme prend le coffre et le bâton, chausse le soulier et s'envole, en disant aux deux démons, tout penauds : « Voilà que j'ai supprimé tout sujet de querelle entre vous ».

Inutile de faire remarquer que, dans cette variante, la ruse de l'homme et la simplicité des deux possesseurs des objets magiques sont devenus vraiment par trop enfantines.

Des trois objets du n° 470, le bonnet qui rend invisible est remplacé, dans le présent n° 277, par le coffre inépuisable. Quant à la paire de souliers qui, dans le n° 470, permet au héros de « marcher sur l'eau » pour arriver chez le Nâga, elle se réduit, assez bizarrement, dans le n° 277, à un seul soulier, qui emporte à travers les airs quiconque le chausse. Mais en ce qui concerne la vertu de cet objet magique, simple ou double, ni le n° 277, ni le n° 470 ne donnent la bonne et vraie forme, celle que nous donneront divers contes, dont un conte populaire indien du Bengale : là, les souliers magiques transportent leur possesseur *partout où celui-ci veut aller, qu'il connaisse ou non le chemin*.

*
* *

Ce thème de la *Dispute au sujet des objets merveilleux*, le conte

de la *Fille du Nâga* le présente, on l'a vu, combiné avec le thème du *Cheveu et des oiseaux*. C'est là une combinaison que, jusqu'à présent, nous n'avons rencontrée que là.

Les contes où figure la *Dispute* se rapportent à divers types et peuvent être rangés en trois ou quatre groupes. Mais une idée générale les domine et les rapproche, jusqu'à un certain point, de la famille de la *Belle aux cheveux d'or* : le héros, de bon gré ou de force, *se met à la recherche d'une certaine femme, ce qui l'engage dans une entreprise difficile et périlleuse*.

Il nous semble que tel de ces contes pourra nous aider à compléter le conte de la *Fille du Nâga*, et notamment à en reconstituer le dénouement.

SUBDIVISION A

LES OBJETS MERVEILLEUX AIDENT LE HÉROS A CONQUÉRIR LA MAIN D'UNE FEMME INCONNUE

Dans les contes de cette première subdivision, la femme est une femme que le héros n'a jamais vue, quelque chose comme la fille du Nâga.

A¹

Combinaison du thème de « la Dispute au sujet des objets merveilleux » avec une forme incomplète du thème général

L'*Océan des fleuves de contes (Kathâ Sarit Sâgara)*, ce grand recueil indien dans lequel Somadeva, de Cachemire, a versifié, au XI^e siècle de notre ère, un recueil en prose beaucoup plus ancien, renferme le conte suivant (1) :

Putraka, enfant protégé par Siva, a reçu du dieu ce don que, chaque matin, mille pièces d'or se trouvent sous son oreiller, et, quand il a grandi, sa richesse le fait devenir roi. Plus tard, il échappe à des assassins, soudoyés par son père et par ses deux oncles qui, tous les trois, ont abandonné leur femme et leur pays en temps de famine.

Errant dans un désert où il s'est enfui, Putraka voit, un jour, les deux fils d'un défunt *asura* (être malfaisant, sorte d'ogre), qui se

(1) Sur le livre de Somadeva, voir notre travail *Le Conte du Chat et de la Chandelle dans l'Europe du moyen âge et en Orient (Romania, 1911, pp. 488-489 ; pp. 68-69 du tiré à part)*. — Le conte résumé ici se trouve dans le premier volume (pp. 13-14) de la traduction anglaise de M. G. H. Tawney, déjà citée.

disputent trois objets composant l'héritage, un vase, un bâton et une paire de chaussures : le vase fournit tous les mets que l'on désire ; tout ce qu'on dessine avec le bâton prend existence aussitôt, et, si l'on met les chaussures, on acquiert le pouvoir de voler à travers les airs. Putraka dit aux deux asuras : « A quoi bon vous battre ? Convenez que celui qui courra le plus vite, aura ces trésors. — Accepté ! » disent les asuras. Pendant qu'ils sont à courir, Putraka met les chaussures et s'envole, emportant le bâton et le vase. Il descend, bien loin de là, dans une grande ville, qu'il a vue d'en haut, et se loge chez une bonne vieille. Celle-ci lui parle de la fille du roi, nommée Pâtali, « qui est gardée, comme un joyau, à l'étage supérieur du palais ».

Le soir même, Putraka chausse les souliers magiques et pénètre dans la chambre de la princesse. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre, et ils s'épousent aussitôt « selon le rite *Gandharva* ». Finalement, Putraka enlève la princesse et se transporte avec elle sur les bords du Gange, où il la nourrit des aliments que fournit le vase merveilleux. Pâtali prie son mari de dessiner avec le bâton en cet endroit une ville, munie de ses défenseurs des « quatre armes » (infanterie, cavalerie, éléphants et archers). Et ainsi fut créée par enchantement, avec ses habitants, la superbe ville de Pâtaliputra.

Nous ferons remarquer que, dans ce vieux conte littéraire indien, la partie relative à la recherche de la femme qu'épousera le héros, écourtée, — nous ne disons pas mutilée, — le thème que l'on connaît et dont nous allons rencontrer de bonnes variantes.

A²

Combinaison du thème de la « Dispute » avec le thème général complet et avec un élément du thème du « Langage des animaux »

Un autre conte indien, un conte oral du Bengale (miss Stokes, *op. cit.*, n° 22), présente une combinaison de thèmes qui le rapproche du conte sino-indien : le thème de la *Dispute* s'y joint, non seulement au thème général, bien marqué, de la *Recherche de la femme inconnue*, mais aussi au thème du *Langage des animaux*, modifié ici, mais bien reconnaissable :

Un jeune prince est grand chasseur. Un jour, sa mère lui recommande de ne point aller chasser de tel côté (elle savait que là il entendrait parler de la belle princesse Labâm et qu'il quitterait tout pour se mettre à sa recherche).

Pendant quelque temps, le prince obéit à sa mère ; mais enfin il cède à la tentation de visiter l'endroit défendu. Il ne trouve dans la jungle qu'une quantité de perroquets, sur lesquels il tire et qui

s'envolent, laissant seul leur roi, Râdjâ Hirâman. Celui-ci les rappelle : « Si vous m'abandonnez comme cela, leur crie-t-il, je le dirai à la Princesse Labâm ». Et ils reviennent en jacassant. Le prince, très étonné d'entendre parler des perroquets, leur dit : « Qu'est-ce que la Princesse Labâm ? où demeure-t-elle ? » Mais les perroquets lui répondent seulement : « Tu ne pourras jamais arriver dans le pays de la Princesse Labâm ».

Cette introduction est très particulière : pas de service rendu à un animal (un serpent, d'ordinaire), conférant à son bienfaiteur le don de comprendre ce que dit tout être vivant ; et pourtant, si le thème du *Langage des animaux* est écarté du récit, il y laisse un de ses éléments en la personne d'oiseaux qui sont de la classe des *oiseaux parlants*.

Le prince se met en route à l'aventure et, chemin faisant, il a l'occasion de rendre service à des fourmis, qu'il nourrit, et à un tigre, de la patte duquel il retire une épine. Il rencontre ensuite quatre fakirs, qui se disputent l'héritage d'un sage, leur maître : un lit, *qui transporte où l'on veut aller* ; un sac, qui fournit tout ce qu'on désire ; une tasse, qui donne autant d'eau qu'on en a besoin [double du sac] ; un bâton et une corde, qui lient et battent les ennemis. Pendant que les fakirs sont à courir après les flèches que le prince a lancées, celui-ci s'assied sur le lit et, emportant les autres objets magiques, se fait transporter dans la ville de la princesse Labâm.

En réalité, — à la différence de l'histoire de Putraka, où chacun des objets magiques joue son rôle, — c'est le lit seul qui est vraiment utile au prince. Les tâches à lui imposées par le roi, père de la princesse, sont exécutées par les animaux reconnaissants (tigre et fourmis) et aussi par la princesse elle-même, venant au secours du prince. L'intervention du sac et de la tasse pourrait très bien être supprimée, comme n'ayant guère d'importance. Quant au bâton et à la corde, il n'en est plus question nulle part dans le cours du récit.

Les deux contes littéraires orientaux, qui vont suivre et qui renferment le thème de la *Dispute*, ont, l'un et l'autre, comme le conte bengalais, cette particularité, qu'ils esquivent, par l'intervention d'un perroquet (ici, d'un perroquet non en liberté), la nécessité d'introduire dans le récit le thème pur du *Langage des animaux*. Ces deux contes appartiennent à la littérature persane, mais leur origine est certainement indienne.

Le premier figure dans le *Toutinameh* (c'est-à-dire, en persan,

Le Livre du Perroquet), ouvrage dont le cadre est celui du recueil indien la *Çoukasaptati* (*Les Soixante-dix* [histoires] *du Perroquet*), mais dont le contenu provient de divers écrits indiens, aussi bien, que de ce recueil (1).

Le héros du conte du *Toutinameh*, que la version turque appelle « un roi des royaumes de Chine », est, dans le texte persan de Nakhshabi, un roi d'Oudjin », (l'*Oudjayini*, capitale du fameux et quasi fabuleux Râdjâ Vikramâditya), un roi que Nakhshabi qualifie de « le chef des rois de ce temps et le souverain des têtes couronnées de son époque » : « si bien, ajoute-t-il, que, dans les livres indiens, il est beaucoup parlé de ses mérites et des grandes actions qu'il accomplit »... Cet illustre « roi d'Oudjin » pourrait bien être Vikramâditya lui-même ; en tout cas, l'écrivain persan marque ici bien nettement l'origine indienne de son conte :

Un jour que la reine, épouse du roi d'Oudjin, est à se regarder avec complaisance dans son miroir, elle dit à sa coiffeuse : « Il m'a été donné une telle beauté, et mon mari possède un si vaste royaume que, s'il existait au monde une autre femme aussi belle et un autre homme aussi puissant, ce serait bien extraordinaire ! » Le perroquet de la reine se met à rire. Très étonnée, la reine dit au roi de demander au perroquet pourquoi il a ri. « J'ai ri, répond le perroquet, de voir cette femme s'imaginer qu'il n'y a pas au monde une beauté comme elle et un souverain comme toi. Il existe une ville nommée Madinat al Kar, et, dans cette ville, un roi qu'on appelle le second Râma [le Râma du poème indien le *Râmâyana*] ; il a une fille nommée Kariyya : sous le rapport de la beauté, la femme est auprès d'elle comme la plus petite étoile de l'Ourse auprès de la lune. Quant à la puissance de ce roi, ton royaume, en face du sien, est un grain de poussière en face du soleil. »

En entendant ce discours, le roi forme le projet de se rendre dans le pays de la belle Kariyya.

(1) C'est ce que dit formellement le rédacteur du *Toutinameh* actuel, Nakhshabi qui, vers l'an 730 de l'hégire (1330 A. D.), a mis en style orné un précédent *Toutinameh*, aujourd'hui perdu, et qui connaissait bien le sanscrit. Voir, dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (tome XXI, 1867), les pages 515 et 511 du travail de W. Pertsch sur le livre de Nakhshabi, non encore traduit en aucune langue européenne. Ce travail de Pertsch est important en ce qu'il indique les différences, parfois considérables, qui existent entre le *Toutinameh* persan de Nakhshabi et les autres *Toutinameh*, l'un en langue persane, l'autre mis en langue turque d'après un autre texte persan, tous deux moins anciens que l'ouvrage de Nakhshabi, et tous deux traduits en allemand. — Pour le conte qui nous occupe et qui se trouve dans le *Toutinameh* turc (trad. allemande de G. Rosen, Leipzig, 1858, t. II, p. 249 et suiv.), nous nous sommes adressé à la haute compétence de notre obligé ami M. E. Blochet, Bibliothécaire au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qui a bien voulu compléter, d'après les manuscrits du livre de Nakhshabi, les brèves indications données par Pertsch (*op. cit.*, p. 545 et suiv.).

D'un bout à l'autre de ce conte du *Toutinameh* persan, la princesse, fille du « second Râma », est, paraît-il, désignée par ce nom de *Kariyya* « la Dame originaire de la ville de Kar ». W. Pertsch fait remarquer que cette formule est tout indienne : dans des livres célèbres de l'Inde, l'épouse de Nala, Damayantî, est appelée *Vaidarbhi*, « la Dame originaire de la ville de Vidharba » ; Sitâ, l'épouse de Râma, est appelée *Maithili*, « la Dame originaire de Mithila », « la Mithilienne ». Est-il besoin d'ajouter qu'avec la qualification de « second Râma », appliquée au roi, père de Kariyya, nous sommes de plus en plus dans l'Inde, où très certainement l'original du conte persan a été rédigé.

Mais continuons à résumer le récit du *Toutinameh* :

Exécutant son dessein, le roi d'Oudjin laisse le soin de son royaume à l'un de ses familiers, en qui il a toute confiance ; il revêt l'habit de *djogui* (ascète mendiant) et se met en route.

Arrivé au bord de l'Océan, il reste là toute une journée, donnant les marques du plus grand respect. Le vent d'ouest, qui est chargé de renseigner l'Océan sur tout ce qui se passe, va l'informer de ce que fait le roi. L'Océan prend alors la forme d'un homme de merveilleuse apparence, la bouche toute ruisselante de perles, et il demande au roi quelle est la cause de sa venue, lui offrant de lui faire obtenir ce qu'il désire. Le roi, après avoir tout expliqué, ajoute : « Il y a sur la terre une ville nommée Madinat al Kar ; fais-moi parvenir dans cette ville. — Cette ville, répond l'Océan, est située en terre ferme, et mon pouvoir ne s'étend pas au-delà des limites de l'élément humide. — Fais-moi donc arriver, dit le roi, à la frontière de ton domaine : si aujourd'hui tu me mets sur le bon chemin, il y aura le jour de demain pour me tirer d'affaire ». L'Océan prend alors la main du roi ; d'un seul plongeon il le porte à la frontière de l'empire marin et se retire.

Nous avons donné tout au long ce passage, dont Pertsch n'a point parlé, et que M. Blochet nous a fait connaître ; il y a lieu, en effet, d'insister, avec le savant orientaliste, sur les conclusions qu'on peut et doit en tirer. « Cet épisode de l'Océan personnifié, nous écrit M. Blochet, n'est certainement pas d'invention musulmane, et il est tellement choquant pour l'esprit islamique qu'on ne peut s'étonner de ce que le traducteur turc l'ait entièrement supprimé. Il est clair que Nakhshabi l'a trouvé tel quel dans le livre persan qui avait été traduit du sanscrit et qu'il a mis en beau langage. »

Resté seul, le roi arrive dans un jardin délicieux où, s'étant assis près d'une belle source, il voit venir à lui deux jeunes gens d'une figure

agréable, qui le saluent et lui racontent leur histoire : ils sont frères de père et de mère, fils d'un magicien fameux qui, en mourant, leur a laissé en héritage quatre objets, qu'ils ne peuvent se partager : ils n'ont jamais, en effet, rencontré personne qui fût capable d'en faire deux parts d'une valeur égale ; finalement, ils demandent au roi de régler leur affaire.

Les quatre objets sont : un vêtement de derviche, de la poche duquel on tire toute la monnaie d'argent ou d'or dont on a besoin ; — un vase à aumônes (de derviche aussi) qui fournit tous les aliments et boissons que l'on veut ; — une paire de sandales de bois, de telle nature que, si on les chausse et que l'on formule le désir d'aller en n'importe quel endroit, fût-il éloigné de mille lieues, on s'y trouve immédiatement transporté ; — une flèche en os : si, au temps de la prière du soir, on arrive dans un lieu désert et si l'on tire cette flèche de sa gaine, une ville florissante paraît aussitôt dans cette solitude avec ses bazars et ses richesses ; quand, à l'heure de la prière de l'aurore, on remet cette flèche dans son étui, tout s'évanouit (1).

Choisi donc pour arbitre par les deux frères, le roi lance au loin une boule, en disant aux contestants que les objets magiques appartiendront à celui qui rapportera cette boule. Pendant que les frères sont à courir, le roi attache les sandales à ses pieds, prend les autres objets et se souhaite dans le palais de la princesse. Quand celle-ci lui a été accordée pour femme, il se transporte avec elle par le même moyen à l'endroit où il a laissé les deux frères. Il les y retrouve et, comme il est consciencieux, il leur restitue les objets magiques, en s'excusant de les leur avoir empruntés pour affaire importante. Mais les deux frères lui disent de les garder et qu'ils lui en font présent.

*
* *

L'autre conte persano-indien, annoncé plus haut, est bien plus développé que le conte du *Toutinameh*, et il forme le cadre d'un roman, le *Bahar-Danush* (2) ; au fond, c'est la même histoire, mais arrangée.

Ainsi, après avoir entendu les réflexions du perroquet (t. I, p. 20-22), le prince Jehaundar Sultan, fils de l'Empereur de l'Hin-

(1) Au lieu de cette singulière « flèche en os », la version turque met une « épée », qui, plantée en terre dans un désert, fait apparaître une grande ville comme la flèche. N'y a-t-il pas, dans la vertu de cette épée ou de cette flèche, quelque chose d'analogue à la vertu du bâton qui, entre les mains de Putraka, dans le livre de Somadeva, dessine la future ville de Pataliputra et la fait surgir de terre avec tous ses défenseurs ? — Dans le *Toutinameh*, cet objet merveilleux ne sert absolument à rien, pas plus d'ailleurs que le manteau et le vase à aumônes ; seules les sandales sont utiles au héros. Nous nous demandons si, primitivement, l'épée ne correspondait pas au « bâton frappant à mort » du conte sino-indien. Nous rencontrerons plus loin une épée qui « tue tout ce qu'elle touche » ou qui, au commandement, « fait tomber toutes les lètes ».

(2) *Bahar-Danush, or the Garden of Knowledge, translated from the Persian by Jonathan Scott (Shrewsbury, 1799).*

doustan, envoie dans le pays de la princesse Bheravir Banou un habile peintre, qui réussit à rapporter le portrait de cette beauté ; le prince n'y a pas plutôt jeté les yeux, qu'il tombe évanoui et perd la raison (t. I, pp. 55-56)... Occasion saisie par l'auteur du livre pour procéder à l'intercalation dans son récit de toute sorte d'histoires, racontées au prince dans l'intention de le guérir ; des histoires contre les femmes, naturellement.

Ainsi encore, le perroquet est en scène, d'un bout à l'autre du récit. Et d'abord (t. I, p. 16, 17), on le voit, ce sage perroquet, acheté au prix d'un rubis précieux par le prince, qui a été frappé de ses judicieux propos. Plus tard, quand le prince se met en route vers le pays de la belle princesse (t. II, p. 125), le perroquet est du voyage, et c'est lui, envoyé en reconnaissance, qui, à son retour, raconte à son maître la dispute des deux frères au sujet des objets merveilleux et l'engage à s'emparer de ces objets par ruse (t. II, p. 250 et suiv.).

Dans le *Bahar-Danush* (t. II, p. 251), comme dans le *Toutinameh*, quatre objets merveilleux, dont, là encore, un seul, la paire de sandales de bois, joue un rôle. Les trois autres sont des variétés de l'objet qui procure ce dont on a besoin : vieux manteau de fakir, fournissant les étoffes les plus rares et les parfums les plus précieux ; petit sac, d'où l'on tire à volonté, des pierreries ; tasse de *calender* (derviche mendiant vagabond), laquelle se remplit dès qu'on le désire, de boissons et de mets exquis.

Toujours comme dans le *Toutinameh*, le héros du *Bahar-Danush* (t. III, p. 197), restitue aux frères, avec excuses, les objets dérobés (1). Un peu auparavant, à la requête instante de son fidèle perroquet, il lui avait donné congé (III, p. 194-195).

(1) En dehors de ces deux contes littéraires indo-persans, nous ne connaissons qu'un seul conte, littéraire également, où la légitimité de l'acquisition des objets magiques soit mise en question. Il est vrai que, le plus souvent, les objets sont pris à des êtres malfaisants, contre lesquels tout est permis. — Ce troisième conte est de l'Inde du Sud et fait partie d'un livre tamoul, déjà cité (*Dravidian Nights*, n° 6, p. 129). Ce sont les quatre disciples d'un *sanyâsi* (ascète) qui se disputent quatre objets, à eux légués par leur maître : sac d'où l'on tire tout ce qu'on désire ; coupe fournissant toute sorte de mets ; gourdin qui assomme les ennemis, et enfin les fameuses sandales. Le rédacteur tamoul corrige, par une ratification posthume du *sanyâsi*, sur la tombe duquel le prince est allé exposer son cas, l'incorrectioin du procédé (ici, le prince s'est emparé des objets, pendant que les disciples sont partis, en quête d'un arbitre).

A³

Supplément à la Monographie C « Le Sang sur la neige »

Le conte du *Toutinameh* a une première partie qu'il ne faut point laisser de côté : déjà, dans une circonstance autre que la scène entre la reine vaniteuse et le perroquet, le roi d'Oudjin avait entendu parler de la belle Kariyya ; mais l'impression souveraine ne s'était pas encore faite sur son imagination et sur sa volonté. Cette première partie, M. Blochet a pris la peine de nous en donner un résumé très détaillé, d'après le texte inédit de Nakhshabi. Voici ce résumé, dans lequel est conservée la couleur persane de l'original :

Un jour, le roi d'Oudjin était à la chasse. Il abattit un animal dont le corps était si doux qu'il ferait traiter d'épine celui de la zibeline, et que la délicatesse de ses membres ferait donner au castor le nom d'enclume de forgeron. Quelqu'un dans l'assemblée compara ce gibier aux beautés de Tchotan et aux jolies filles de la Chine ; mais un vieillard plein d'expérience et qui avait parcouru le monde, dit qu'il n'y avait sur la surface de la terre aucune femme qui fût parfaite ; « mais, ajouta-t-il, il y a aujourd'hui une personne aussi délicate ; c'est Kariyya ». « Qui est Kariyya ? » demanda le vizir. Le vieillard dit : « Il y a sur la terre une ville nommée Madinat al Kar, où règne un roi que l'on nomme le second Râma, etc. »

Le *Toutinameh* persano-turc a une semblable introduction ; mais la vue du gibier inconnu produit immédiatement sur le « roi de Chine » une impression décisive. « Y a-t-il au monde, dit-il à ses compagnons de chasse, une jeune fille qui soit aussi charmante que cet animal ? Puissé-je avoir en partage une semblable créature ! » Aussi, dès que l'un des vizirs lui a vanté la fille du roi de Médinet el Ukr, s'amourache-t-il d'elle.

Les choses étant ainsi, l'épisode du perroquet devient inutile, et le *Toutinameh* turc le supprime (1).

(1) Dans la petite colonie turque de l'îlot d'Ada-Kaleh, sur le Danube, où le conte du *Toutinameh* turc est devenu un conte oral, ce n'est pas seulement l'épisode du perroquet qui est supprimé, comme dans le livre ; la chasse et le charmant animal tué ont disparu de l'introduction. Il n'y a là qu'une simple conversation du « padishah de Chine » avec ses vizirs. Le padishah leur ayant demandé où il pourrait trouver une jeune fille merveilleusement belle, un vieux vizir lui dit tenir d'un astrologue qu'il existe, à une distance d'une année de marche, un pays où la fille du padishah est tout à fait la jeune fille rêvée (Ign. Künos, *Türkische Volksmärchen aus Adakale*, Leipzig, 1907, n° 13).

*
**

Peut-être a-t-on gardé quelque souvenir de notre *Monographie C, Le Sang sur la neige* (*Revue*, septembre-novembre 1915 ; — p. 218 et suiv. du tiré à part). Dans tout un groupe de contes, la vue d'une pièce de gibier, tuée à la chasse et saignant sur la neige, fait dire au héros : « Ah ! si j'avais une femme au teint blanc comme cette neige, aux joues rouges comme ce sang et [quand c'est un corbeau qui a été tué] aux cheveux noirs comme ce plumage ! » Evidemment cet épisode est proche parent de la singulière introduction du conte indien dont provient le conte du *Toutinameh* ; mais, avec le trait du *sang sur la neige*, tout est net, franc d'allure, facilement intelligible ; en est-il ainsi dans le conte indo-persan ? L'idée d'une belle jeune fille, éveillée dans l'imagination du roi par la vue d'un « charmant animal » et de son « doux pelage », est-ce bien le thème primitif ? n'est-ce pas plutôt un arrangement ? Et serait-ce trop s'avancer de dire que cet arrangement doit avoir été fait dans l'Inde tropicale, pays sans neige, et qu'il présuppose l'existence d'un original, indien aussi, créé dans cette région de l'Himâlaya, où la neige est tout ce qu'il y a de plus connu ? Et cette observation ne vient-elle pas à l'appui de notre thèse sur l'origine indienne du thème du *Sang sur la neige* ?

A⁴

**Combinaison du thème de la « Dispute »
avec le thème de la « Princesse hypnotisée »**

Un très curieux conte grec moderne, provenant de la presqu'île de Maïna, dans le Péloponèse (Haln, n° 114), fait lien entre les contes qui précèdent et un groupe de contes très particulier :

Un jeune prince ne veut pas prendre femme. Le roi, son père, le conduit, un jour, dans une salle où sont réunis les portraits de toutes les princesses à marier du monde entier. L'un est retourné du côté du mur, et le roi cherche en vain à empêcher son fils de le regarder. Quand le prince l'a vu, il déclare : « Celle-ci, ou aucune ! » Le roi lui représente que cette princesse est la fille d'un roi très puissant, et que tous les prétendants sont allés à leur perte ; mais le prince dit que,

sans faire pour le moment acte de prétendant, il veut voir cette beauté. Et il part déguisé (1).

Cette première partie, si on l'examine d'un peu près, se rattache évidemment au thème général de la *Recherche de la femme*. Le reste du conte, où figure l'épisode de la *Dispute*, se rapporte à un thème tout différent et très intéressant, le thème de la *Princesse hypnotisée* (si l'on peut ainsi parler) *par un être malfaisant* :

Dans un endroit solitaire, le prince rencontre deux hommes, qui se disputent l'héritage paternel, un bâton et un vieux bonnet : le bonnet rend invisible ; quand on frappe trois fois la terre avec le bâton, l'on est transporté où l'on veut. Le prince lance au loin son épieu et dit aux hommes de courir, à qui le rapportera. Pendant ce temps, il se coiffe du bonnet, et, frappant trois fois la terre avec le bâton, il se souhaite dans le palais de la princesse, où, invisible, il voit que la princesse est encore plus belle que son portrait.

Ne voulant pas encore se présenter comme prétendant, il s'engage chez le roi comme jardinier. Un jour, dans le jardin, il voit avec quelle tendresse la princesse accueille un affreux dragon, qui vient la trouver. Une autre fois, il entend le dragon inviter la princesse à visiter son château, et il le voit l'y emporter. Par le moyen du bâton magique, le prince y arrive en un instant, lui aussi. Pendant le festin donné par le dragon, le convive invisible mange de tous les mets, et sa cuiller laisse une trace dans le plat de riz traditionnel ; ce qui inquiète beaucoup la princesse. Et son inquiétude redouble, quand elle ne retrouve plus une précieuse serviette, qu'elle avait pendue à un clou et dont le prince s'est emparé. Elle se fait vite ramener chez elle par le dragon.

Peu de temps après, les deux objets magiques permettent au prince de sauver le roi et son royaume, en se faisant transporter, invisible, pendant la nuit, au milieu du camp d'une grande armée ennemie,

(1) Le portrait rendant amoureux de la femme qu'il représente, est un trait fréquent dans les contes, surtout dans les contes orientaux. A vrai dire, il y a là quelque chose de tout à fait général, et qui même a pu parfaitement se produire dans la vie réelle. Mais le conte grec *spécialise* ce trait, que nous rencontrons, spécialisé de la même façon, — ce qui n'est pas l'effet du hasard. — dans un conte : intercalaire de ce *Bahar-Dunush* persan, venu de l'Inde, dont nous avons résumé plus haut le récit-cadre : A la naissance du prince Férokh Faul, (t. III, p. 81-82), son horoscope présage pour lui une heureuse destinée ; mais, à l'âge de quatorze ans, il sera en danger de souffrir beaucoup de l'amour qui s'éveillera en lui à la vue d'un portrait. Le Sultan, père de l'enfant, défend donc de lui mettre jamais sous les yeux aucune peinture. Quand le prince est près de ses quatorze ans, il voit, un jour, à son entrée dans un appartement du palais, une servante rabattre brusquement le couvercle d'un coffre. Il exige qu'elle lui montre ce que le coffre contient, et la première chose qu'il y voit, c'est le portrait d'une belle princesse. Il tombe aussitôt évanoui, et, quand il revient à lui, il veut se mettre en route à la recherche de la bien aimée inconnue. — Dans le conte allemand n° 6 de Grimm (*Le Fidèle Jean*), un roi, en mourant dit à un fidèle serviteur d'empêcher le prince, son fils, d'entrer dans une certaine chambre où se trouve le portrait de la Princesse du Toit d'or. Mais le prince veut que la chambre lui soit ouverte, et, quand il voit le portrait, il tombe sans connaissance.

Certainement le conte indo-persan et le conte allemand présentent beaucoup mieux ce thème que le conte grec, où il est mêlé à un autre thème.

dont il tue tous les chefs endormis. Ensuite, grâce à ces mêmes objets, le prince exécute toutes les tâches imposées par la princesse pour l'obtention de sa main (tâches à elle suggérées par le dragon) : rapporter d'abord des « pommes qui rient » et ensuite des « coings qui pleurent » (les uns comme les autres ne se trouvant que dans le jardin du dragon), et enfin une des dents du dragon lui-même.

Epouvanté de tous ces succès du prince, le dragon vient dire à la princesse un éternel adieu, et elle accepte le mariage avec le prétendant, sans s'en faire prier davantage. Mais le prince la laisse là, après avoir raconté en confidence au roi toute l'histoire, et, frappant la terre de son bâton, il retourne dans son pays où, bien guéri de ses rêveries, il épouse une belle et bonne princesse que son père a choisie pour lui.

A⁵

Le thème de la Princesse hypnotisée »

Le thème qui forme la seconde partie de ce conte grec (la princesse et le dragon) se présente, — toujours avec l'épisode de la *Dispute*, mais sans combinaison avec aucun autre thème, — dans un conte turc de Constantinople (Kúnos, n° 15) :

Une princesse disparaît chaque nuit, et le padishah, son père, l'a promise, avec moitié du royaume, à qui saura dire où elle va. Le héros du conte y réussit au moyen de trois objets magiques qu'il a dérobés à trois jeunes garçons, se disputant l'héritage paternel (il s'est fabriqué une flèche, qu'il a lancée après avoir dit que celui qui la rapportera aura tout l'héritage (1)). Le premier objet est un turban, qui rend invisible ; le second et le troisième, un tapis et une cravache : en s'asseyant sur le tapis et en faisant claquer la cravache, on vole à travers les airs jusqu'à l'endroit où l'on veut aller.

Le turban magique sur la tête, le héros, devenu invisible, se fait emporter, en même temps que la princesse, par un nègre mystérieux, chez un *Péri noir*, un roi des Péris, lequel, par enchantement, tient la princesse sous sa domination absolue. Pendant le festin donné par le Péri, le jeune homme mange de tous les plats, sans que le Péri et la princesse puissent comprendre comment les mets disparaissent. Finalement, avec un sabre qu'il a décroché de la muraille, il abat la tête du Péri. Il rapporte cette tête, ainsi que divers objets extraordinaires, comme preuves matérielles de la vérité du récit qu'il fait au padishah de l'aventure chez le Péri.

Détail à noter : pour couper la tête du Péri, le héros trouve, à point nommé, un sabre pendu à la muraille. Il est probable que,

(1) Encore ici la flèche du conte sino-indien n° 470, du conte du Bengale, et aussi du conte indo-persan du *Bahar-Danush* (II, p. 234).

dans une meilleure version, un sabre figurait parmi les objets merveilleux à la place de cette « cravache » du concours de laquelle le tapis magique ne devrait avoir nullement besoin. Dans un petit livre populaire anglais, *Jack le Tueur de géants*, dont il existe une édition de 1711, et qui a, en épisode, une histoire apparentée au conte turc (1), l'un des trois objets merveilleux est une vieille épée rouillée « qui coupe tout ce qu'elle frappe », et c'est avec cette épée que Jack (serviteur et compagnon d'un prince, pour le compte duquel il agit) coupe la tête du démon chez lequel il est arrivé, porté par les souliers magiques et couvert du manteau qui rend invisible. Et, quand cette tête est montrée à la dame que ce démon tient sous sa puissance, l'enchantement est détruit, et elle épouse le prince, maître de Jack. (Il est à noter que le héros du conte turc n'a pas non plus travaillé pour lui-même : ce personnage, présenté comme baroque et quelque peu fou, cède à son frère, à la recherche duquel il s'était mis et qu'il retrouve dans la ville du padishah, la princesse et la moitié du royaume ; il se contente de garder les trois objets merveilleux). — Dans le livre anglais, les objets ne sont pas enlevés par Jack à des personnages qui se les disputent ; Jack les reçoit d'un bonhomme de géant qu'il a intimidé.

Nous n'avons pas ici à étudier à fond ce thème de la *Princesse hypnotisée par un être malfaisant* ; mais comme indication de son origine indienne, nous devons constater que ce thème, avec la dispute au sujet des objets merveilleux, se trouve intercalé dans un conte (2^e Récit) du recueil mongol le *Siddhi-kûr*, déjà cité, traduction ou plutôt imitation d'un recueil indien.

Dans ce conte mongol, comme dans certains autres contes, c'est dans deux rencontres successives qu'un prince (un fils de khan), avec son compagnon et ami, enlève, par la ruse habituelle, à des jeunes garçons, puis à des démons, les objets merveilleux, bonnet qui rend invisible et paire de bottes qui vous transporte où vous voulez.

Le personnage qui joue un rôle actif dans le thème de la *Princesse hypnotisée*, — formant ici, nous le répétons, un conte à part, intercalé dans un tout autre récit, — est, comme Jack, le compagnon, l'ami du prince. Mais la femme que cet ami surveille, est la femme même du prince.

Les bottes ayant transporté les deux jeunes gens, par ordre de ceux-ci,

(1) J. O. Halliwell, *Popular Rhymes and Nursery Tales* (Londres, 1849), p. 60 et suiv.

« chez un peuple privé de khan », le prince, à ce prédestiné, devient le successeur du khan défunt, et il épouse sa fille.

L'ami du nouveau khan, devenu son ministre, remarque que, tous les jours, la princesse va dans un haut palais, voisin de celui du khan. Il la suit, invisible grâce au bonnet magique. Arrive à tire d'ailes sur le faite du palais un bel oiseau, et, de son enveloppe emplumée, qu'il dépose, sort « le charmant fils des dieux Çuklakêtu », accueilli avec transports par la princesse. Le lendemain, au même endroit, le ministre entend ce « fils des dieux » dire à la princesse qu'il ira, le jour d'après, sous forme d'alouette, voir ce qu'est le nouveau khan.

Le ministre fait son rapport au khan et lui dit de faire allumer un grand feu dans la salle où il se tiendra. Lorsque l'alouette vient se poser dans la salle, le ministre, se rendant invisible, la saisit et la jette dans le feu, d'où elle s'échappe avec de cruelles brûlures. — Dans une entrevue que Çuklakêtu a ensuite avec la princesse, et à laquelle le ministre, son bonnet magique sur la tête, assiste encore, Çuklakêtu dit que, dans le piteux état où il est, il ne pourra plus revenir ; que, du reste, le nouveau khan est « doté d'une haute plénitude de puissance ». Ils conviennent néanmoins de se rencontrer tel jour de chaque mois. « Et, de ce moment, la princesse eut de plus en plus de confiance et d'inclination à l'égard du khan. »

Le conte mongol en reste là de cette histoire peu édifiante, dans laquelle le « fils des dieux Çuklakêtu » joue le même rôle que le péri, le démon ou le dragon hypnotiseurs (1).

*
* *

Nous avons rencontré dans l'Inde, — et ce n'a pas été sans surprise, — un thème qui, tout en étant très voisin du thème de la *Princesse hypnotisée*, ne présente aucun élément contestable au

(1) Nous avons fait connaître, dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 11, l'ensemble du récit dans lequel est enclavée l'histoire de la princesse et de Çuklakêtu. Disons seulement que, dans le livre mongol ce récit présente, sous une forme très altérée, un thème que l'on peut résumer ainsi : Le cœur d'un oiseau merveilleux, ayant la propriété d'enrichir celui qui l'avale, est dérobé au héros par une femme, et le héros s'en remet en possession par le moyen d'une certaine herbe, qui métamorphose en animal celui qui en mange, herbe dont il a appris à ses dépens les effets. — Dans un thème tout voisin, et qui se combine parfois avec l'autre, ce sont des objets magiques (dont le héros s'est mis en possession par la ruse habituelle) qui lui sont dérobés, également par une femme ; il les recouvre ensuite par le moyen de fruits qui font naître une certaine difformité et dont il a fait involontairement l'expérience sur lui-même.

On voit que ces deux types apparentés n'ont pas le moindre rapport avec le conte sino-indien de la *Fille du Naga*, bien que le thème de la *Dispute au sujet des objets merveilleux* figure dans le second type. Aussi n'aurons-nous ici qu'à renvoyer aux remarques de notre n° 11, en ajoutant seulement aux contes orientaux cités (conte d'un manuscrit hindoustani et conte arabe d'Égypte) l'indication des contes suivants : conte oral du pays de Cachemire (Hinton Knowles, *Folk-tales of Kashmir*, Londres, 1888, p. 83 et suiv.) et conte déjà cité d'un livre tamoul, (*Dravîan Nights*, n° 6, p. 128 et suiv.) — Dans le premier, les quatre objets magiques

point de vue moral. Voici, très brièvement résumé, le conte, probablement bengalais, qui présente ce thème (1) :

La « fille d'un parfumeur », — laquelle est, en réalité, une *pari*, une fée, — est épousée par un jeune prince, sous cette double condition, par elle imposée, qu'elle ne lèvera jamais ses sept voiles et qu'elle retournera, chaque soir, chez ses parents.

Un anneau qui rend invisible est donné par un fakir au prince et permet à celui-ci de suivre, un certain soir, la princesse dans la maison du parfumeur, où il la voit enlever ses sept voiles et se parer, comme pour un rendez-vous. Puis, toujours invisible, le prince prend place avec elle sur un lit qui, lorsqu'elle se met à chanter, s'élève de lui-même dans les airs. Deux fois le lit volant descend pour prendre, l'une après l'autre, deux *paris*, auxquelles la princesse dit de se hâter ; car « la nuit passe, et le roi attend ». Elles ont apporté, l'une des fruits, l'autre des gâteaux ; mais le tout disparaît presque aussitôt, pris par le prince, et la princesse cherche, comme elle peut, à s'expliquer cette soudaine disparition.

Au chant de la princesse, le lit volant monte de plus en plus haut, jusqu'à la voie lactée, et il s'arrête enfin devant un grand palais. Là, dans une immense salle, est assis sur son trône Râdjâ Indra, le roi des Cieux. A l'arrivée de la princesse, « la *Parî des Diamants* », il la réprimande de s'être fait attendre. La princesse et ses deux compagnes vont se ranger parmi les mille *paris* qui doivent danser devant Râdjâ Indra. Quand la danse est terminée, le lit volant, sur lequel le prince prend place de nouveau près des trois *paris*, redescend vers la terre.

Le lendemain, lorsque la princesse arrive de la maison du parfumeur au palais, elle trouve le prince reposant sur un sofa ; elle le réveille, et il lui reproche d'avoir interrompu ainsi un songe qui le charmait. Elle insiste pour savoir ce qu'il a rêvé, et alors il raconte, comme si c'était ce songe, tout ce qu'il a fait et vu, la nuit précédente. Pendant ce récit, la princesse enlève successivement six de ses sept voiles. Finalement, le prince a l'imprudence de parler de l'anneau du fakir, bien que celui-ci le lui ait défendu. Et, quand, à la demande du prince, la princesse a enlevé son dernier voile, elle s'envole et se perd dans les nuages.

La seconde partie se rattache au thème des *Jeunes filles oiseaux*, que nous avons déjà rencontré dans ces Monographies et que nous rencontrerons encore plus loin :

Le prince tombe malade de chagrin, et le fakir, consulté, l'envoie
sont un trône, qui transporte partout où l'on veut aller ; un plateau, qui se couvre de mets au commandement ; un collyre qui, appliqué sur les yeux, rend invisible ; un vieux vêtement, dont les poches fournissent tout ce qu'on peut leur demander d'argent, d'or, de pierreries. Nous avons dit plus haut quels sont les objets merveilleux du livre tamoul.

(1) Ce conte a été publié par un ancien fonctionnaire anglais du Bengale, M. Mark Thornhill, dans ses *Indian Fairy Tales* (Londres, s. d.), p. 13 et suiv.

chez le « Grand Maître », un ascète à qui ses austérités donnent action sur Indra lui-même [cela est bien hindou]. Ce Maître conduit le prince à un étang, où les mille parîs, descendant du ciel d'Indra, viennent se baigner à la pleine lune, et il lui dit de guetter ce moment, et de dérober le « châle » qu'aura déposé son épouse mystérieuse. Le châle est dérobé, et les parîs, avec la princesse, poursuivent le prince jusqu'à la hutte du Maître, où il s'est réfugié. Elles livreront la princesse à son mari, s'il la reconnaît au milieu d'elles. Grâce à une indication du Maître, le prince la reconnaît à un mince fil d'or qu'elle a autour du cou, sous la forme de négresse, prise par elle. Alors le Maître s'assied avec le prince et la parî sur un tapis volant, qui les transporte tous les trois à la cour de Râdjâ Indra. A la demande du Maître, le dieu rend la parî simple mortelle, et elle vit heureuse avec le prince, son mari.

Le thème de la *Dispute au sujet des objets merveilleux* manque dans ce beau conte indien, mais non les deux principaux de ces objets, celui qui transporte où l'on veut aller (il y figure même en double, lit et tapis), et celui qui rend invisible.

*
* *

Cette forme du thème, — ou, du moins, un de ses éléments principaux, les parîs, les fées, avec lesquelles la princesses va danser, — est parvenue en Europe ; témoin, un curieux conte grec moderne, recueilli à Athènes (1) :

Un roi a une fille charmante, qui ne veut pas se marier. Chaque soir, il met une paire de pantoufles de satin sous l'oreiller de la princesse, et, chaque matin, on trouve ces pantoufles usées. Le roi n'y comprend rien, et il dit qu'il donnera sa fille à quiconque expliquera ce mystère. Des princes se présentent de partout, mais aucun ne peut trouver d'explication, et tous sont mis à mort. Enfin, un jeune et beau prince veut, lui aussi, au grand chagrin de ses parents, tenter l'aventure. Sur son chemin, il se montre très respectueux à l'égard d'une vieille femme qu'il rencontre, et celle-ci, pour lui venir en aide, lui fait présent d'un bonnet qui rend invisible, et lui apprend que la princesse a affaire à des « Princesses du dehors », des *Exôtika* (2). Elle lui indique en même temps comment il devra s'y prendre pour ne pas échouer dans son entreprise ; puis, en lui disant qu'elle est sa « Destinée », elle disparaît.

Selon les instructions reçues, le prince se garde de boire une seule goutte du vin que lui offre la princesse : il le fait couler dans une éponge qu'il s'est mise sous le menton, et aussitôt il feint d'être pris

(1) Miss L. Garnett, *Greek Folk Poesy* (Guildford et Londres, 1896), t. II, p. 199 et suiv.

(2) *Ta Exôtika*, « les Etrés du dehors », terme qui, en Grèce, désigne toute espèce d'êtres surnaturels dans le genre des fées.

d'un sommeil invincible. On l'étend sur un lit, d'où il observe la princesse, qui se pare magnifiquement, met ses pantoufles de satin et, prenant en main deux baguettes, l'une d'or, l'autre d'argent, se dirige vers la porte, qu'elle ouvre en la touchant de la baguette d'argent. Le prince, son « bonnet d'invisibilité » sur la tête, l'a suivie, et quand, au moyen de la baguette d'or, elle a ouvert la grande porte du palais, il marche derrière elle, par des chemins déserts, à travers les ronces et les épines, dans la plus noire obscurité. Enfin apparaît un grand palais, brillamment illuminé, sur le seuil duquel la princesse est accueillie par trois belles princesses, des *Exôtika*. Trois ans auparavant, ayant vu la jeune fille danser, elles l'avaient prise en affection, et voilà pourquoi la princesse ne voulait pas se marier, et venait là « s'amuser » avec les fées.

Comme dans le conte turc de la *Fille du padishah et du réri noir*, le prince s'empare de divers objets du palais merveilleux, assiette, cuiller, fourchette, toutes de diamant et de rubis, serviette brodée d'or. Puis, toujours à la suite de la princesse, il reprend le chemin du palais du roi, où la princesse, après avoir remis sous son oreiller ses pantoufles, maintenant en lambeaux, retrouve le jeune homme, dormant en apparence d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, le prince dit au roi qu'il parlera, mais il demande que l'on convoque les Conseillers et le Vizir, et qu'on appelle aussi la princesse, qui (à la turque) se tiendra cachée derrière un grillage. C'est en présence de cet auditoire qu'il raconte ses aventures de la nuit, et, comme preuves, il exhibe les objets qu'il a rapportés du palais des fées. Le roi, furieux contre sa fille, voudrait la tuer. A la prière des conseillers, le prince dit qu'il l'épousera, mais à condition qu'elle brûlera ses « livres salomoniques » (livres de magie) et ses deux baguettes. La princesse y consent, et le mariage a lieu.

Une première remarque à faire sur ce conte grec, c'est que là, comme dans le conte indien de la *Fille du parfumeur*, l'objet merveilleux qui rend invisible, n'a pas été enlevé par le héros à des gens qui se le disputent, mais lui est donné par un être puissant.

A la différence du conte indien, la princesse du conte grec est une simple mortelle, et non une fée, et cela fait lien entre le conte d'Athènes et le thème de la *Princesse hypnotisée*, hypnotisée ici très innocemment par des fées et non par un personnage masculin des moins innocents, « fils des dieux », péri noir, démon, dragon.

Naturellement un trait tel que la danse des mille parïs devant Indra ne pouvait supporter l'exportation. Le voyage à travers les airs « jusqu'à la voie lactée » est également supprimé dans le conte grec ; c'est pédestrement que la princesse se rend chez les fées,

et ses pantoufles de satin sont déchirées par les aspérités du chemin. Le merveilleux a disparu de cet épisode.

Dans d'autres contes européens, c'est à *danser* que la princesse, ou plutôt les princesses (car il y en a plusieurs) usent chacune, toutes les nuits, une paire de jolis souliers (serait-ce un souvenir de la *danse des mille paris* ?). Aussi n'est-il point question dans ces contes, de chemins rocailleux, conduisant au château enchanté, mais bien de superbes allées d'arbres au feuillage d'argent, puis d'or, puis de diamant (cela se retrouve dans le conte turc de la *Fille du padishah et du Péri noir*). Vient ensuite la traversée d'une « grande eau » en barque (1).

Le bal, dans tous ces contes, n'est pas un *bal blanc*, comme celui auquel les fées pouvaient inviter la princesse du conte grec, qu'elles avaient été si charmées de voir danser ; c'est un bal dans toutes les règles. Voir le conte bien connu de Grimm n° 133, *Les Souliers usés à danser*, recueilli dans la région de Munster en Westphalie, les contes du pays de Paderborn et de la Hesse, résumés dans les remarques de ce n° 133, et un conte hongrois (2). Là, douze princesses vont, chaque nuit, sans que personne en sache rien, danser avec douze princes dans un château merveilleux. — Dans le conte de la région de Munster, l'objet qui rend le héros invisible, un manteau, lui est donné par une vieille femme, comme dans le conte d'Athènes ; dans le conte hongrois, c'est saint Pierre qui donne à un berger, à la prière de celui-ci, un vêtement de fourrure magique. — Dans la variante allemande du pays de Paderborn, reparait l'épisode de la *Dispute* au sujet d'un manteau et de bottes magiques ; mais, ce qui est baroque, les contestants sont un lion et un renard. — Cette même variante a le détail de l'éponge dans laquelle le héros, sur le conseil de la vieille, fait couler le vin offert par la princesse.

*
* *

Il est remarquable que nous retrouvions en Grèce, à Maïna,

(1) Ces forêts merveilleuses, avec leurs arbres dont le héros casse, pour les emporter, des branches d'argent, d'or et de diamant, se réduisent, dans le conte d'Athènes, à « un arbre (ou plutôt un arbrisseau) semblable à un saule tout diamants, et corail », planté dans « un grand vase d'or », à l'entrée du palais des fées. Le héros, ici encore, en casse une branche.

(2) G. Stier, *Ungarische Märchen und Sagen* (traduit de la collection Erdelyi), Berlin, 1850, p. 51 et suiv. — Un conte roumain. *Les Pantoufles des douze princesses*, déjà très arrangé par Ispiresco (Jules Brun, *Sept contes roumains*, Paris, 1897, p. 94 et suiv.), a encore été allongé et enjolivé sans mesure par un autre littérateur (*Romanian Fairy Tales and Legends*, Londres, 1881, p. 4 et suiv.)

d'une part, à Athènes, de l'autre, des contes se rapportant respectivement aux deux types indiens, bien distincts, de la princesse hypnotisée par un « fils des dieux » et de la *pari* d'Indra. Le courant par lequel des contes de ces deux types ont été charriés vers les pays grecs nous paraît certain : c'est ce courant indo-persano-arabo-turc, que nous avons mainte fois signalé. Du reste, le conte grec de Maïna se relie au conte turc de Constantinople, et le conte d'Athènes a des marques significatives de provenance turque (1).

A l'appui de ces réflexions sur les contes grecs et les Turcs, nous sommes heureux de pouvoir citer l'opinion exprimée dans un ouvrage tout récent par un homme des plus compétents, notre ami M. W. R. Halliday, professeur à l'université de Liverpool, ancien directeur de l'École Britannique d'Athènes (2). « Le caractère oriental et *particulièrement turc* des contes grecs, dit M. Halliday, n'a jamais été suffisamment reconnu. Aucun Grec, si fortes que soient les preuves, ne peut faire autrement que nier un fait que son sentiment de patriotisme décrète *a priori* être impossible... On ne peut insister trop fortement sur ceci, qu'il n'y a pas la moindre connexité entre la mythologie antique et les contes populaires grecs actuels. »

SUBDIVISION B

LES OBJETS MERVEILLEUX AIDENT LE HÉROS A RECONQUÉRIR SA PROPRE FEMME

Nous arrivons à un groupe de contes, dont on verra les affinités avec le conte sino-indien. Sans doute, à la différence de ce conte, et des contes de la subdivision A, la femme n'est pas, pour le héros, une femme inconnue, car elle est *sa propre femme* ; mais une chose la rapproche de la fille du Nâga ou de la Belle aux cheveux d'or, c'est qu'elle est *un être extraordinaire*. Après l'avoir conquise, le héros est forcé de se mettre à sa recherche pour la *reconquérir* ; et il y réussit *par le moyen des objets merveilleux*, ce qui est un lien de plus entre ce groupe de contes et le conte sino-indien.

(1) Non seulement le roi du conte d'Athènes a un vizir ; non seulement le palais de ce roi, avec son ouverture grillagée dans la cloison séparant deux chambres, est une maison turque, mais les mots désignant l'aiguillère et le bassin, qui sont présentés à la princesse dans le palais des fées, sont des mots turcs.

(2) R. M. Dawson et W. R. Halliday, *Modern Greek in Asia Minor* (Cambridge, 1916), p. 216.

Nous rappellerons ce qu'est, en substance, le thème fondamental de ce groupe, le thème des *Jeunes filles oiseaux*, que nous avons touché autrefois dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 32 (II, p. 16 et suiv.) : Le héros s'empare du vêtement de plumes qu'a déposé, pour se baigner sous forme humaine, une jeune fille oiseau, une sorte de fée ; il refuse de le lui rendre et la garde elle-même pour l'épouser ; mais, un jour, la jeune femme trouve moyen de reprendre son enveloppe emplumée, et elle s'envole vers son pays. Après diverses aventures, le héros parvient à la rejoindre, et désormais ils vivent heureux.

C'est au cours de ces aventures que, dans plusieurs variantes de ce thème, le héros rencontre les personnages se disputant les objets merveilleux, et qu'il les leur enlève par ruse.

Là encore reparaissent deux des objets du conte sino-indien : l'objet qui rend invisible son possesseur, et l'objet qui transporte où l'on veut aller (1). Nous n'y retrouvons pas le « bâton frappant à mort » du conte sino-indien, pas plus, du reste, que dans les contes des groupes précédents. Il est vrai que, dans le conte sino-indien, — tel qu'il nous est arrivé par l'intermédiaire souvent *déformant* des Bouddhistes, — ce troisième objet ne joue aucun rôle (2).

Ce qui rappelle le plus ce « bâton », c'est la *massue* d'un conte roumain du Banat hongrois, appartenant au présent groupe, laquelle, tenue en main, *pétrifie* qui l'on veut ; mais le héros n'a pas occasion de l'employer (3). Un autre conte roumain remplace cette massue par un *fouet*, qui, lui, rend service au héros : quand celui-ci le fait claquer, ce fouet pétrifie ceux-là même qui étaient en

(1) Dans certains de ces contes, les bottes « qui font cent lieues d'un pas » n'étant que des *bottes de sept lieues* amplifiées et non des bottes qui transportent *d'elles mêmes* leur possesseur où il veut aller, on a, pour les compléter, emprunté à d'autres thèmes des personnages surnaturels, auxquels le héros demande son chemin. Ainsi, dans un conte de la Haute Bretagne, publié par M. Paul Sébillot (*Revue des Traditions populaires*, 1901, p. 120 et suiv.), le héros arrive chez une bonne femme, qui est la mère du Vent, et il demande si, à tel moment celui-ci n'a pas vu passer telle princesse. Le Vent lui dit de le suivre, et le jeune homme le peut grâce à ses bottes. — Dans un conte suédois (Cavallius, *Schwedische Volkssagen und Märchen*, Vienne, 1848, n° 8), les « bottes de cent lieues » ne servent au héros qu'à voyager plus vite, mais sans qu'il puisse arriver au château où la princesse sa femme s'est envolée, et c'est une compatissante vieille, souveraine de tous les oiseaux, qui, après avoir interrogé ses sujets, le fait transporter par « l'Oiseau Phénix » au « Beau Château à l'Est du Soleil et au Nord de la Terre ».

(2) Il est assez curieux de constater que, dans deux contes indiens, cités plus haut (le conte du livre tamoul et le conte oral du Bengale), « le gourdin qui assomme les ennemis » et « le bâton et la corde qui les lient et battent » n'ont, eux non plus, rien à faire.

(3) Schott, *Walachische Märchen* (Stuttgart, 1845), n° 19.

dispute au sujet des objets merveilleux, trois diables là aussi (1).

Pour retrouver exactement le *bâton*, en Europe, il faut sortir de tous ces groupes et prendre un conte bulgare où la *Dispute* forme tout le récit à elle seule (2) :

Les trois fils d'un diable (lequel ici tient la place de l'*asura* du conte indien de *Putrakā*) se disputent l'héritage paternel, quatre objets merveilleux : un chapeau qui rend invisible, une paire de souliers de fer « avec lesquels on peut faire le tour du monde en vingt-quatre heures », un sifflet, à l'appel duquel se rassemblent tous les diables, et enfin *un bâton de fer, dont chaque coup tue trois cents hommes*. Ne pouvant s'accorder sur le partage de ces objets, les trois diables vont trouver le jeune et sage roi Salomon. — Suit la course des contestants. Quand ils reviennent auprès de Salomon, celui-ci, *au moyen du bâton magique, les tue tous les trois*, et il garde les quatre objets, qui lui servent à « accomplir tant et tant de sages choses ». Avec le sifflet, il réunit tous les diables et leur fait construire... une église.

Mais entendons-nous : si le « bâton frappant à mort » ne figure pas formellement dans les contes du groupe que nous étudions, c'est bien un remplaçant de ce bâton, que cette épée d'un conte suédois (cité, il y a un instant, en note), laquelle « tue tout ce qu'elle touche », ou ce sabre d'un conte breton (*ibid.*), qui « est partout vainqueur ». (Rappelons que, dans le petit conte sino-indien n° 277, le bâton « soumet tous les ennemis »). Et le rôle que jouent cette épée et ce sabre, jettera peut-être quelque lumière sur celui que jouait, dans la forme non altérée, le bâton du conte sino-indien de *la Fille du Nāga*. Qu'on en juge.

Dans un conte saxon de Transylvanie (Haltrich, *op. cit.*, n° 5), le héros, après avoir été transporté par son chapeau magique dans l'île où son épouse mystérieuse est gardée par un dragon à sept têtes, peut, avec son épée « qui donne partout la victoire », trancher toutes les têtes du monstre. — Le héros du conte suédois, couvert de son manteau qui le rend invisible, et brandissant l'épée « qui tue tout ce qu'elle touche », décapite tous les *trolls* (mauvais génies, ogres), geôliers de sa femme, à mesure qu'ils passent par une certaine porte. — Ailleurs (conte danois (3)), un vieux couteau rouillé, qui fait tomber raides morts ceux vers lesquels on le tourne, sert à tuer une sorcière, dont la femme du héros est la captive. —

(1) J. Brun, *Sept contes roumains* (Paris, 1894), p. 69 et suiv.

(2) Ad. Strausz, *Die Bulgarent* (Leipzig, 1898) p. 278.

(3) Svend Grundtvig, *Dænische Volksmærcchen*, 2^e recueil (Leipzig 1879), p. 37 et suiv.

Dans un conte grec moderne (1), le sabre, sur l'ordre du héros, « taille en pièces » le père et la mère de sa femme merveilleuse, quand, pour l'empêcher de la reprendre, ils veulent le dévorer.

Avec le conte breton déjà cité et un conte allemand (Grimm, n° 92), nous allons nous rapprocher davantage du dénouement du conte sino-indien. Dans le conte breton, le héros ayant désobéi à un ordre de sa femme Boule-de-Feu (l'introduction est une altération du thème des *Jeunes filles-oiseaux*), Boule-de-Feu le quitte pour sept ans. Il se met à sa recherche et arrive enfin à un château, où Boule-de-Feu va se marier à un autre ; il met son chapeau qui le rend invisible ; puis, s'étant fait reconnaître de sa femme, *il fait sauter d'un coup du sabre magique la tête du fiancé*. — Le héros du conte allemand est devenu, lui, par son mariage avec une princesse qu'il a délivrée d'un enchantement, roi de la Montagne d'or. Une désobéissance (différente de celle du conte breton) le sépare de sa femme et aussi de son royaume. Il finit par y revenir, invisible, au moment des noces de sa femme, qui va épouser un prince.

S'étant fait reconnaître d'elle, après l'avoir tourmentée pendant le repas en l'empêchant de manger et de boire, il enlève son manteau magique et dit aux princes assemblés pour la fête : « La noce est terminée : le vrai roi est arrivé ! » On le hue. Alors, tirant son épée merveilleuse, il crie : « Toutes les têtes à bas, excepté la mienne ! » Toutes les têtes roulent par terre, et il redevient roi de la Montagne d'or.

Rappelons le dénouement du conte sino-indien : quand le roi va épouser la « fille du Nâga », le héros entre, invisible, dans le palais à la suite de la jeune fille, et celle-ci, pour se débarrasser du roi, lui brise le front en lui lançant une « galette d'or », qu'elle a emportée de son pays. Ce dénouement, où le bâton magique n'intervient aucunement, est évidemment altéré : c'est, selon toute apparence, le bâton « frappant à mort » qui, manié par le jeune homme, doit assommer le roi, comme l'épée des contes breton et allemand tue le « fiancé », qui va prendre au héros la femme que celui-ci a conquise... Mais le prêcheur bouddhiste voulait à toute force, on le dirait, ajouter un document au sempiternel réquisitoire de la secte contre les femmes et leur « sensualité » ; en montrant ce pauvre bonhomme de roi si méchamment mis à mort par la fille du Nâga, parce qu'il est « laid ».

Ce que les Bouddhistes n'ont pas trop gâté dans le conte indien

(1) Miss Lucy Garnett, *op. cit.*, t. II, p. 223.

qu'ils ont manipulé, c'est, ou l'a vu, le moyen de trouver la femme au long cheveu. A la différence du *Tristan* d'Eilhart, cette femme a été spécialement désignée au héros par la conversation des oiseaux dont il comprend le langage, et les souliers magiques (dont le rôle primitif est parfaitement reconnaissable) le conduisent, au commandement, chez cette femme. Tout se tient dans ce merveilleux et la vraisemblance poétique y est parfaite.

*
* *

Notre épisode de la *Dispute* se rencontre-t-il dans le vieux poème allemand des *Nibelungen* ? On l'a dit ; mais l'« Aventure III », que l'on vise, présente-t-elle vraiment ce qui spécialise cet épisode ?

Siegfried arrive chez les deux « fils de roi », Schilbung et Nibelung, qui lui demandent de partager entre eux le « trésor du roi Nibelung », plus d'une centaine de « charretées » de pierres précieuses et bien davantage encore d'« or rouge du pays des Nibelungen ». Ils lui donnent d'avance en récompense l'épée de leur père, la bonne épée Balmung. Siegfried ne réussit pas à faire le partage et, dans la querelle qui s'ensuit, il tue les hommes des deux rois et les deux rois eux-mêmes avec l'épée qu'il a reçue d'eux. C'est ainsi que Siegfried devient maître du trésor du roi Nibelung.

Il nous semble qu'en dehors du trait absolument général d'un partage à faire entre deux contestants, ce passage du poème allemand ne se rapporte guère au thème de la *Dispute au sujet des objets merveilleux*. Ni l'or ni les pierreries du trésor ne sont des objets merveilleux ; l'épée, non plus, n'est pas représentée comme telle, et, s'il est question d'un objet qui rend invisible, bonnet ou manteau, la fameuse *Tarnkappe*, c'est plus tard, après la mort violente des deux frères, que Siegfried enlève de vive force cet objet au nain Alberich, qui a voulu venger ses seigneurs et maîtres.

Pourtant, si l'on se bornait à exprimer l'opinion que ce passage du poème des *Nibelungen* présenterait, dispersés, des membres déformés de ce qui fait corps dans le thème de la *Dispute*, nous croyons qu'à cette manière de voir il n'y aurait pas à opposer d'objection radicale.
